

Je ne peux m'empêcher de commencer ce cours avec une phrase bien connue de Golda Meir :

Le pessimisme est un luxe qu'un juif ne peut jamais se permettre.

Le judaïsme est par définition optimiste. Être optimiste, c'est fonder son état d'esprit sur la certitude que le bon prédomine sur le mal. Je vous rassure, il n'est pas question de vivre dans la fiction en se persuadant que tel évènement est positif quand il ne l'est pas. L'optimisme se caractérise plutôt par le fait **d'identifier** le bien dans une situation donnée. Un des articles de foi du judaïsme se retrouve dans le chant « *ani maamin be emouna shelema* », composé dans les wagons qui se dirigeaient vers Auschwitz. Ce chant, qui affirme notre croyance en la venue du *mashiah*, révèle notre profonde certitude que du bien va arriver quel que soit la situation actuelle. C'est l'expression d'un certain rapport au monde.

Il a été établi que les personnes optimistes vivent plus longtemps et ont moins de maladie...

Il est légitime de s'interroger : L'optimisme peut-il se développer ? Qu'est-ce qui amplifie cette vision optimiste du monde ?

Impacter le monde

La *parasha* de la semaine, *Emor* est un long passage qui traite essentiellement de la *kedousha* des *cohanim*. Un long chapitre de la *parasha* énonce les *moadim*, les grandes dates du calendrier juif. La *Torah* précise : « et vous compterez pour vous, à partir du lendemain de *shabat*, à partir du jour où vous avez amené le *Omer* (la première gerbe d'orge). Vous compterez sept semaines entières. Vous compterez jusqu'au lendemain de la septième semaine. »

וּסְפַרְתֶּם לָכֶם מִמִּקְרַת הַשַּׁבָּת, מִיּוֹם הַבִּיאָכֶם, אֶת עֹמֶר הַתְּנוּפָה:
שִׁבְעַת שָׁבָתוֹת,
תְּמִימֹת תִּהְיֶינָה.

Sept fois sept, vous en conviendrez, donnent quarante-neuf. Ainsi, conformément à ce que prescrit le texte, nous comptons cinquante jours. « Ce jour-là, vous offrirez à *Hashem* *minha hadasha*, une nouvelle offrande. »

Il n'est pour le moment, dans ce texte, ni question de *Chavouot*, ni de dates, ni de jours précis. Cela dit, pour vous éclairer, voyez ce qui est écrit juste avant. Il s'agit des versets consacrés à la fête de *Pessah* :

« Le 14 du mois, vers le soir, le *corban Pessah* sera offert à *Hashem*, **au quinzième jour de ce mois**, ce sera la fête des *matsot*. »

Il est plus loin question de *Rosh Hashana* :

« Parle aux enfants d'Israël, **au septième mois, le premier jour** du mois aura lieu *zikaron térua*, un son, une convocation ». Arrive ensuite *Kippour* : **le dixième jour** du mois.

Vient alors *Souccot* : « parle aux enfants d'Israël, dis-leur que **le quinzième jour du septième mois** aura lieu une fête durant sept jours en l'honneur d'*Hashem* ».

Le schéma est clair : une date est donnée, la fête correspondante est mentionnée, puis nous apprenons comment célébrer la fête. Toutes les fêtes sont décrites. Cela dit, pour *Chavouot*, nous savons seulement qu'une offrande de deux pains doit être faite. Le texte ne précise ni ce qu'est *Chavouot* -moment du don de la *Torah*- ni la date de la fête. *Chavouot* se distingue ainsi des autres fêtes évoquées par le texte.

Vous le savez, il existe trois grandes fêtes de pèlerinage : *Pessah*, *Chavouot* et *Souccot*. *Chavouot* est donc toute aussi importante que les autres fêtes. Pourquoi n'est-elle donc décrite que comme résultat du compte des quarante-neuf jours ? Les *hahamim* s'interrogent et arrivent à la conclusion suivante : la fête de *Chavouot* n'existe que grâce au compte qui le précède.

Il n'y a qu'un seul jour de fête (contrairement aux autres *hagim*) et il n'y a aucun symbole ou *mitsva* qui lui est dédié. Quand les enfants rentrent du *gan*, chaque année ils nous reposent la question « c'est quoi *shavouot* ? rappelle moi maman, on mange quoi ? on fait quoi ? ». Il faut leur rappeler de quoi il s'agit : ah, *Chavouot*, on va manger des tartes au fromage ! Nous avons des *minaguim* en tête mais il n'y a aucune *mitsva* associée.

En réalité, ces particularités délivrent un enseignement fondamental sur le sens du don de la *Torah*. Tout d'abord, rappelons-nous que les fêtes ne sont pas des commémorations d'évènements historiques passés. De la même façon qu'à *Pessah*, on sort d'Égypte, à *Chavouot*, on **reçoit** véritablement la *Torah*. La question est de savoir quelle *Torah* nous recevons. Il est évident que nous recevons tous le rouleau de *Torah*, inchangé depuis plus de 3000 ans. Toutefois, le fait de '**recevoir**' exige une certaine posture qui, d'une personne à

l'autre, diffère. La même Torah descend mais le 'kli', le réceptacle diffère.

Cette posture dépend des quarante-neuf jours de préparation évoqués. Jour après jour pendant le *Omer*, nous sommes appelés à progresser afin de recevoir la *Torah*. En d'autres termes, chacun reçoit la *Torah* différemment et de façon unique. D'année en année, notre posture est censée évoluer. A nous de fortifier notre propre '*kabala*' et notre capacité à recevoir la *Torah*. C'est pour cette raison que *Chavouot* échappe au symbole extérieur.

Nous sommes notre propre symbole de *Chavouot*. Au moment du don de la *Torah*, indépendamment de notre volonté d'accepter la *Torah*, elle devait nous parvenir. C'est là où nous recevons tous la même *Torah* : c'est un mouvement de haut en bas dans lequel nous sommes passifs. Le lien du bas vers le haut, lui, se noue de façon différente pour chacun. Il est le produit de notre désir et de notre investissement. La fertilité que produit en nous la *Torah* durant toute l'année est dépendante de la posture que nous prenons au moment de la recevoir. La *Torah*, c'est le mode d'emploi inchangé de l'humanité. Ce mode d'emploi nous encourage à produire un impact dans le monde. La *Torah* exige de nous de nous mettre en mouvement, d'être actif. La semaine dernière, il était question de développer son empathie en faveur du parent, de l'employé, de l'étranger, de l'enfant. Si nous sommes appelés à nous tourner vers les autres, nous devons également, nous-mêmes, avoir un impact et nous montrer actifs. **Recevoir la *Torah*, c'est la recevoir activement.**

Contre le nihilisme

Le verset présente un autre aspect étrange. On compte le *Omer* à partir du lendemain de *Pessah*, qui a lieu le 15 *Nissan*. On doit donc commencer notre compte le lendemain du *hag*. Pourtant, il est écrit que le compte commence le lendemain du *shabat*. Pourquoi le texte écrit *shabat* pour parler de la fête de *Pessah* ?

Il faut savoir que cette question a créé une des plus grandes controverses au sein du peuple d'Israël. Cet élément a divisé les saducéens et les pharisiens. Faisons un rapide détour historique afin de comprendre de quoi il est question. Le judaïsme moderne est entièrement issu des pharisiens, les *proushim*. Les saducéens qui formaient une secte parmi les juifs ont disparu ou ont donné naissance

au christianisme. A l'époque du Temple, ces deux groupes s'affrontaient notamment au sujet du service du Cohen *gadol*. Les saducéens considéraient que le *sefer Torah* contenait la totalité de la Loi. A l'époque, la Loi orale se transmettait mais n'était pas encore passée par écrit. La *Mishna* et la *Guemara* forment la Loi orale qui a été mise par écrit au IIe siècle, sur la décision de rabbi Yehuda hanassi. La destruction du Temple avait généré cette décision d'urgence. De nos jours, nous observons les Lois orale qui ont été mises par écrit. *Leavdil*, bien sûr, mais mon mari a une image pertinente pour expliquer ce qu'est la *Torah* écrite sans *Torah* orale : c'est Canal Plus, dit-il, sans décryptage. *Torah* écrite et *Torah* orale forment un tout indissociable.

Lire uniquement la *Torah* écrite pourrait effectivement nous porter à croire qu'« œil pour œil dent pour dent » exige de nous d'arracher un œil à la personne qui nous aurait mutilé. Heureusement, à la lumière de la Loi orale, nous interprétons cette loi du Talion tout autrement. (N'oublions pas que Moshé nous a transmis la *Torah* orale AVEC la *Torah* écrite mais celle ci a été transmise ORALEMENT comme son nom l'indique. En effet, l'écrit penche fatalement vers le dogmatisme, chose que la *Torah* refuse). Le mouvement, la réflexion, la vie dont la *Torah* est synonyme se prête et s'incarne à travers l'oralité. Les saducéens, eux, admettent la *Torah* écrite et rejettent la *Torah* orale. Ainsi, le verset qui nous intéresse est lu tout autrement par les saducéens. Ils fixent le début du compte le lendemain du *shabat* au sens littéral. De là découle le fait que Pâques et la Pentecôte tombent nécessairement un dimanche. De notre côté, la *Torah* orale nous enseigne que le lendemain du *shabat* signifie le lendemain du *hag*. Une idée fondamentale se trouve dans cette confusion apparente. Vous le savez, notre sortie d'Égypte est un cadeau, un peu comme le *shabat*. De plus, *shabat* ne prend tout son sens qu'à partir de la sortie d'Égypte.

Allons plus loin. Pendant *Pessah*, le monde des possibles s'ouvre. **En comptant le *Omer*, l'homme prend un rôle dynamique dans la marche du monde.** Nous recevons la *Torah* mais selon notre capacité propre de réception. La *Torah*, si on la laisse nous fertiliser, nous permet d'avoir une influence dans le monde. La différence de

lecture du verset, qui peut paraître minime, se situe là.

La controverse qui se joue sépare en réalité deux modes de pensée : le nihilisme et l'optimisme.

Si on compte à partir du « lendemain du *shabat* » au sens littéral, le dimanche, on parle du lendemain du jour de la Création telle qu'elle est achevée. Cela sous-entend que le compte commence une fois que le monde est écrit, fini, figé. Interpréter le verset ainsi implique que tout est joué sur terre. Cela implique que l'action humaine ne produit pas de réel changement. Voilà qui déresponsabilise l'humanité.

Nous nous opposons à la vision saducéenne du monde. La *Torah*, écrite et orale, exige de nous de créer un changement dans l'existence. Le compte du *Omer* commence le lendemain de *Pessah*, soit après avoir reçu en cadeau, l'univers des possibles. Nous sommes proactifs dans la « fabrication » de notre shavouot et nous serons de même actifs dans le monde grâce à la *Torah*.

Ainsi, nous qui comptons le *Omer*, jour après jour, que faisons-nous de ce cadeau ? Va-t-on recevoir la *Torah* comme l'année dernière, ou va-t-on profiter du don de la *Torah* pour se renouveler ? L'optimisme de notre lecture du texte se fonde sur la notion de responsabilité. Si nous pouvons changer le monde, prenons soin de le rendre meilleur.

Nous pouvons et nous devons avoir un impact dans le monde. Pas question de penser que l'on subit quoi que ce soit.

Vivre avec des injustices apparentes

Dans ce cas, d'où provient notre inertie ?

Concrètement, qu'est-ce qui nous empêche d'agir ? Qu'est-ce qui nous empêche de croire en notre capacité à évoluer ? Qu'est-ce qui fait obstacle à notre optimisme ?

La réalité du monde fait que nous subissons certaines situations, comme le chômage, la maladie ou les décès. Il est légitime d'avoir dans ce cas un sentiment d'impuissance. Les causes du mal être étant extérieur à soi, on peut avoir le sentiment d'y être soumis.

Ce vendredi, 14 Iyar, marque la date de la *hiloula* de rabbi Meir baal Hanes. Il est l'homme qui refuse toute condamnation. Il est le représentant de l'optimisme sur terre.

Le midrash qui suit illustre merveilleusement cette notion. Il s'agit du dialogue entre rabbi Meir baal Hanes et son maître, Elisha ben Avouya. Celui-ci était un grand érudit mais un jour il remit tout en question et abandonna la pratique des mitsvots. Malgré cela, Rabbi Méir n'a jamais cessé de transmettre à ses propres élèves ce qu'Elisha lui avait enseigné.

Le *Midrash* nous dévoile l'évènement qui a causé la transformation d'Elisha ben Avouya .

« Il arriva qu'il était installé et étudiait dans la vallée de Guenossa. Il vit un homme qui montait au sommet d'un palmier. Cet homme prit un oisillon devant la mère (en contradiction avec la *mitsvah* d'origine qui consiste à chasser la mère avant de prendre les œufs). A l'issue du *shabat*, il vit un autre homme monter au sommet du palmier, mais renvoyer cette fois la mère avant de prendre un oisillon. En descendant, il fut mortellement mordu par un serpent. Or il est écrit dans *Devarim* que cette *mitsvah* prolonge les jours. Où est le bien de cet homme ? demanda Elisha. Mais, continue le *Midrash*, il ne savait pas que rabbi Akiva avait expliqué que les récompenses promises interviennent dans le monde futur. »

Elisha, lui, ne supporta pas l'apparente contradiction entre ce qu'il vit et ce qu'il lit. La scène à laquelle il assista est l'expression d'une injustice. Malgré la *drasha* de rabbi Akiva, l'idée que des méchants prospèrent alors que des gentils souffrent lui fut insupportable. C'est bien évidemment un vaste sujet et une question pressante. En relisant ce *Midrash*, je pris conscience d'une précision étonnante : pourquoi noter qu'il s'agit de *motsei shabat*, de la sortie de *shabat* ? Ma libre interprétation me porte à croire qu'Elisha eut l'impression de se trouver dans un monde figé, un monde d'après *shabat*, un monde dans lequel la Création serait effectivement achevée.

Rabbi Meir baal Hanes sait que son maître est en souffrance.

Dans le *Midrash* que nous abordons, rabbi Meir baal Hanes va chercher à transmettre à Elisha sa certitude que l'on peut impacter positivement le monde malgré tout.

Il va tenter de transformer sa posture. **Il s'agit non pas de se demander ce que l'on attend du monde mais plutôt ce que le monde attend de nous.**

Voyons le midrash en question :

Rabbi Méir est assis dans la maison d'étude de Tibériade. Son maître Elisha est à cheval dans le marché un jour du *shabat*. (Imaginez l'ancien rav du rav, en Mercedes devant la synagogue, le jour de *shabat* !)

On vient donc annoncer à rabbi Meir baal Hanes, qu'Elisha provoque à cheval sur la place publique. Quand on lui rapporte ce qui se joue sur la place du marché, il s'y rend. Rabbi Meir baal hanes entame un dialogue truffé de références textuelles avec son maître. Elisha demande à son élève ce qu'il étudie. Ce dernier répond qu'il étudie un verset de *Iyov*, soit le livre qui raconte les effroyables épreuves d'un *tsadik*. Face à l'horreur de ce qu'il subit, ses amis lui suggèrent de se remettre en cause. Non, répond Job, je n'ai pas commis le mal, je ne suis pas responsable ce qui m'arrive. Il peut ne pas y avoir de cause rationnelle à la souffrance.

Nous sommes ici face à la plus difficile question théologique.

Nous n'avons pas de réponse non plus : il n'y a pas de raison à la Shoah ou à un enfant qui souffre. *Tsadik vera lo*, un juste peut vivre des choses affreuses.

Pour concrétiser sa pensée, Rabbi Meir baal Hanes cite un verset fondamental de *Iyov* à son maître : *veHashem berekh et akharit Iyov mireshito*,

וְהָיָה בְרֵךְ אֶת אַחֲרֵי־יָוֵב מֵרֵאשִׁיתוֹ

à la fin, *Hashem* a béni Job, plus encore qu'à ses débuts. La question de la souffrance du juste est pressante. Ce verset -optimiste-nous invite à envisager la possible existence d'un 'happy end' même s'il s'agit des tragédies que subies *Iyov*.

Rabbi Meir baal Hanes cite ce verset à son maître qui lui demande comment il le comprend. Rabbi Meir baal Hanes répond que « béni » signifie que la richesse de Job a doublé. Elisha lui dit : Akiva ton maître n'expliquait pas le verset comme cela. Il disait plutôt que L'Éternel bénit la fin de la vie de *Iyov* par le mérite de ses débuts et non pas plus qu'au début. Elisha affirme là une idée précise. D'après lui, rien de bon ni de positif ne peut arriver **si dès le début** il n'y a pas du positif. Si *Iyov* s'en est sorti, c'est parce que son début était méritoire. Il signifie ainsi qu'au contraire, quelqu'un comme lui, Elisha, est condamné depuis le début et rien ne pourra changer cela.

Un long dialogue -qui aurait fait le bonheur de Freud- s'ouvre entre les deux hommes. Elisha y évoque son enfance, notamment ce qui se joua lors de sa propre circoncision. Le père d'Elisha, peu pratiquant, faisait partie des grands dignitaires en lien avec Rome. Pour la *brit mila* de son fils, il invita en plus des gouverneurs et officiels, les rabbins qui se mirent à étudier entre eux pendant que l'on faisait la fête. Le père d'Elisha vit du feu autour d'eux, exactement comme il y en avait au moment du don de la *Torah*. Quelque chose de transcendant les enflammait. En voyant cela, il fut si impressionné qu'il décida d'envoyer son fils au *Talmud Torah*.

Elisha explique que si son père l'y envoya, ce n'était pas par amour de la *Torah* mais par envie de briller. Les intentions n'étant pas purs, le produit est sorti « tordu », dit ici Elisha.

D'ailleurs, il existe une *Mishna* dans Avot d'Elisha ben Avouya. Il n'est pas cité en tant que rav, mais il est tout de même cité : « celui qui enseigne à un enfant ressemble à de l'encre écrite sur un papier blanc. Celui qui enseigne à une personne âgée ressemble à une encre écrite sur un papier effacé, vieilli, raturé. »

En d'autres termes, quand on vient d'une bonne famille et qu'on commence bien dans la vie, il y a de l'espoir. A l'inverse, pour quelqu'un comme lui, il n'y a pas d'espoir. Elisha raconte ensuite une histoire au sujet de sa mère durant sa grossesse.

Il cherche à dire ici que ce qui lui arrive est de la faute de ses parents. Papa a fait ... maman a fait ... Notons d'ailleurs que l'histoire du nid d'oiseau qui l'a bouleversé est une histoire qui met en scène un parent qui couve ses petits. Encore une histoire de parentalité !

D'ailleurs, je me suis dit que s'il se fait appeler *akher*, l'autre, c'est peut-être parce qu'il conçoit sa vie comme étant la responsabilité de **l'autre**.

Le pessimiste est effectivement celui qui croit que son action ne peut plus rien changer.

L'échange entre Rabbi Meir baal Hanes et Elisha se poursuit :

- Et que dis-tu à propos de (*Iyov* 28:17) : « Ni or ni verre ne peuvent rivaliser avec elle ? », demande Elisha.

- Et toi, qu'en dis-tu ? réplique rabbi Meir.

- Il s'agit des paroles de *Torah* qui sont difficiles à acquérir comme l'or et qui se perdent facilement comme le verre.

- Akiva ton maître n'expliquait pas (ce verset) ainsi. Il disait plutôt : « De même que les objets d'or ou de verre peuvent être réparés lorsqu'ils se sont cassés, ainsi en est-il d'un érudit qui a perdu son étude : il peut la retrouver. »

Rabbi Meir propose une autre interprétation de la *Torah*, de l'injustice à laquelle Elisha a assisté mais aussi de l'histoire familiale. Nous subissons nos familles, c'est vrai. Cela dit, nous choisissons comment réagir aux situations données. Dès lors, tout peut se réparer.

Rabbi Meir est une figure miraculeuse (baal haness) en ce qu'il nous encourage toujours à nous montrer optimiste. Rien dans la vie ne nous condamne à quoi que ce soit. La souffrance d'Iyov dont nous parlons ne trouve pas d'explication. Mais Iyov est béni. En d'autres termes, les calculs de D. nous échappent mais l'amour divin est indubitable. Rabbi Meir invite Elisha à faire comme Iyov : aie le visage tourné vers l'avenir et non pas vers le passé.

Suite à cela, Elisha qui est toujours à cheval, demande à rabbi Meir de s'arrêter : tu es en train de dépasser le *troum*, le périmètre autorisé pendant *shabat*. J'ai calculé les pas de mon cheval, dit-il en guise d'explication. Rabbi Meir en est ému : tu te languis de la *Torah*, fais *techouva* !

Ce *Midrash* incarne la personne de rabbi Meir. Il croyait profondément en l'essence de la personne, quelle que soit l'écorce, les mauvaises actions et les erreurs qui la recouvrent.

Qui m'offrira une seconde chance ?

Rabbi Meir est-il un incorrigible optimiste ou s'appuie-t-il sur un principe de *Torah* ? Sommes-nous tenus d'imiter rabbi Meir ? Il faut savoir que rabbi Meir décède le 14 *Iyar*, date de *Pessah sheni*, deuxième *Pessah*.

Lors de cet épisode, des personnes se rendent impures en portant le cercueil de *Yossef*. Or manger le *corban Pessah* exige un état de pureté. Les hommes en question demandent à voir Moshe, ne pouvant se résigner à manquer le *corban*.

וַיֹּאמְרוּ הָאֲנָשִׁים הַהֵמָּה, אֵלָיו, אֲנַחְנוּ טְמֵאִים, לִנְכַפֵּשׂ אֶדָם; לָמָּה נִגְרַע, לְבַלְתִּי הַקָּרִיב אֶת-קָרְבַּן הַבְּמִעֵדוֹ, בְּתוֹךְ, בְּנֵי יִשְׂרָאֵל.

Que faire ? Moshe se rend dans la tente d'assignation pour entendre les instructions d'*Hashem*.

Or *Hashem*, contre toute attente, offre une 'session de rattrapage' de *Pessah*. Il sera donné la possibilité de consommer le *korban pessah* un mois après *pessah* pour toute personne n'ayant pas pu le consommer en temps et en heure. La *Torah* inclue la possibilité de vivre une seconde chance.

Rabbi Meir nous quitte le 14 *Iyar* car il incarne le principe de l'optimisme. Rien n'est jamais trop tard, tout se rattrape.

Pourquoi *Pessah sheni* n'est-il pas donné immédiatement à Moshe, en cas de besoin ? Un principe majeur de la *Torah* se dessine ici. Comme en témoigne la sortie d'Égypte, *Hashem* envoie effectivement des bienfaits sans qu'on ne fasse rien. Mais, si pour une raison ou une autre l'occasion est manquée, **nous devons nous montrer actif et aller chercher Ses bienfaits. Pessah sheni ne peut qu'être le fruit d'une demande proactive.**

De la même façon que recevoir la *Torah* dépend de notre désir de la recevoir, nous sommes invités à exprimer activement ce que nous voulons. La session de rattrapage de *Pessah* dépend de l'énergie que l'on consacre à susciter de nouvelles occasions. Si on ne se montre pas actif dans nos demandes, on ne reçoit pas ou pas bien. *Hashem* veut nous voir nous responsabiliser et nous mettre en action. Donne-toi du mal, mets-toi au travail, transpire : la *braha* arrive.

Maintenant que nous avons compris ces notions, reprenons notre *Midrash* qui nous emmène plus loin dans le temps. Rabbi Meir se rend au chevet d'Elisha, mourant. Fais *techouva* ! implore rabbi Meir. Peut-on vraiment faire *techouva* à l'article de la mort, quand on n'a plus l'occasion de parfaire ses actions ? demande Elisha. Les psaumes affirment pourtant qu'on peut faire *techouva* jusqu'à la dernière seconde. Elisha se met alors à pleurer et rend son âme au Créateur.

Rabbi Meir se réjouit : il semble que c'est en faisant techouva que mon maître s'est éteint. Quand on enterre Elisha, du feu apparaît autour de la tombe, exactement comme à la brit mila. L'assemblée y voit les flammes de l'enfer. Rabbi Meir, lui, y voit celles de la Torah. Il prend un

vêtement, le pose sur la tombe et cite un verset de la *Meguilà* de Ruth. Je vous rappelle l'histoire de Ruth, moabite, qui voulait se convertir. Pour les juifs de l'époque, c'est un peu comme si un fils de criminel nazi demandait à se convertir. Cette nation est la pire de toutes. Ruth arrive avec Naomie, sa belle-mère. Les deux femmes sont veuves et marchent en haillons.

Quel cas est plus désespéré que celui de Ruth ? Moabite, veuve, pauvre, liée à une famille qui a abandonné le peuple à la famine... Elle glane des épis de blé dans un champ, pour préparer du pain et rencontre Boaz, le juge d'Israël, propriétaire du terrain. Une nuit, elle lui explique sa situation et ...le demande en mariage ! Boaz lui promet de lui offrir une solution le lendemain. Les ténèbres font effectivement place à la clarté du jour suivant. Ruth qui n'avait aucune chance, qui est accablée par la vie, finit par se marier avec Boaz et donne naissance à la lignée du roi David.

A *Chavouot*, c'est le livre de Ruth que nous lisons. Revenons à rabbi Meir baal hanes qui ne désespère pas, évoque Ruth et voit du bien en Elisha. De même que Ruth est passée de l'obscurité à la lumière, Elisha pourra entrer au gan eden. C'est la conviction de Rabbi Méir !

Apprenons de rabbi Meir, capable d'un tel regard. Dans *Haguiga*, le *Talmud* raconte : *Rabba Bar Shila* rencontra *Eliahou hanavi* et lui demanda : « Que fait D.ieu ? ». Il lui répondit : « Il récite les enseignements de tous nos maîtres, sauf ceux de rabbi Meir car il a appris ses enseignements de la bouche d'akher, d'Elisha. » *Rabba Bar Shila* s'insurgea : « Pourquoi cela ! Rabbi Meir trouve une grenade, mange sa chair et jette l'écorce ! ». Plus tard, *Eliahou hanavi* lui dit : « désormais, D.ieu récite les enseignements de Rabbi Meir mais les précède du nom « Meir mon fils ».

Comme pour *Pessah sheni*, là aussi, il fallait que quelqu'un vienne et s'oppose. Nous pouvons et même avons le devoir d'élever la voix lorsque quelque chose semble injuste. Apprenons de cette posture qui consiste à exiger le rattrapage.

La question du rapport au parent a traversé l'ensemble de ce cours. Le nid d'oiseaux, le père d'Elisha, sa mère ... Je me permets de proposer une interprétation de l'appellation « Meir mon fils » qu'emploie *Hashem*. Un des principaux écueils de l'homme est de charger ses parents de tous ses

propres échecs. On peut en vouloir à ses parents pour ceci ou cela, ils peuvent effectivement être défaillants mais cela ne peut pas nous décharger de notre propre responsabilité. Au-dessus des parents, il y'a un autre Père : *Hashem*. Nos ressources proviennent de Sa volonté. Maintenant, lève-toi et agis.

Quand rabbi Meir quitta ce monde, ses élèves en furent bouleversés. Chez lui, ils trouvèrent un parchemin sur laquelle on reconnaissait l'écriture de rabbi Meir. Ce fut là son tout dernier enseignement. Voici ce qu'on pouvait y lire :

וַיַּעַשׂ ה' אֱלֹהִים לְאָדָם וּלְאִשְׁתּוֹ, כְּתוּבָת עוֹר - אֹר

L'Éternel-Dieu fit pour l'homme et pour sa femme des tuniques de peau.

Il s'agit d'un verset de *Béréshit*. La peau se dit עור. Rabbi Meir avait pris soin de raturer ce mot et de le remplacer par אור, la lumière. C'est pour cette raison que rabbi Meir est appelé ainsi. Ce n'était pas son vrai nom. Cependant, tout son enseignement est à l'image de cette appellation. Lorsque quelque chose s'abîme, retourne à la lumière d'origine. Dépasse l'écorce, dépasse la vision superficielle. Il n'est jamais trop tard, nous enseigne-t-il.

Le jour de sa *hiloula*, le jour de *Pessah sheni*, mangeons la *matsa* et allumons une flamme pour rabbi Meir. Prenons avec nous dans cet allumage tous nos échecs, nos déceptions, nos occasions perdues et prions pour savoir porter sur elles le regard lumineux de Rabbi Méir.

Demandons d'avoir la force de reconstruire, de réparer, de refaire et de faire mieux. Par le mérite de cette date de rattrapage, le 14 *Iyar*, par le mérite de rabbi Meir, nous pouvons et nous réussirons à développer notre optimisme !

Chabat Chalom !

Mariacha Drai

SCANNEZ MOI !



Zera chel kayama:

- Rivka bat Rina

La Paracha par Mariacha

Développer son optimisme

Emor, Paris, Vendredi 5 mai 2023 20h53 – 22h09

essentielle

Zivoug – l'âme soeur de:

- Myriam bat Hava
- Ilana bat Hava
- Carla Esther bat Rivka
- Alexandre Shimon Arie ben Kohava
- Shirel Danielle bat Nathalie Rahel

Réfoua chéléma – Guérison de:

- Hava bat Turquia
- Moche Nethanel ben Rachel
- Romy Rahel Hana bat Stéphanie Liat
- Noa Esther bat Hanna
- Eitan Schlomo Ben Myriam
- Eythan Refael ben Léa rahel
- Levana bat Malka
- Haim ben Yossef
- Carly Sarah bat Haya Simha
- Esther bat Cohava
- Shalom ben Cohava
- Habib ben Esther
- Keren Déborah bat Rivka Salma

Pour l'élévation de l'âme de:

- Josette Gnouna bat Lucie Simha
- Eric Arie ben Khamous
- Rahel bat Simha
- Joseph ben Mordekhai Halevy
- Louisa bat Léa
- Moché ben Mricha
- Anaëlle Mazal bat Nelly Aviva
- Bertoune Messaouda bat Simha

Pour la réussite de:

- Chalom ben Perla
- Noah Abraham ben Julia Lisa
- Annael bat Corinne Rahel
- Angie Sarah bat Eden
- Moshé ben Myriam
- Alexandra Esther bat Myriam
- Anouk Elisheva Adèle bat Nathalie Rahel
- Moché ben Haim
- Yossef ben Nina
- Éthel Rivka bat Nina
- Binyamin Yona Yehouda ben Shimon